

Willaj-Uma.

Kapaĵ Inka, kantan kaman :  
Ilakiskata masqasunĥa.  
1680 Kanpaĵĥa pitaj pakanĥa  
Qepiĥaĵta ? Haku kanwan !

Inka Yupanki.

Haku, haku, ĩapa-ĩapa !  
Hika kusipi kaskaĵtry,  
Kay warma sonĥuyta pakin.

L'ASTROLOGUE.

Illustre roi, tu ne saurais résister :  
Allons chercher cette malheureuse.  
Devant toi, qui oserait receler la  
prison ? Allons, Seigneur !

Le ROI YUPANQUI.

Allons-y tous ! Allons-y tous !  
Au milieu de ma joie,  
Cette jeune fille brise mon cœur.

trépas ne l'aît déjà saisie. 4<sup>e</sup> Écoute-moi. Dans la 2<sup>me</sup> proposition, l'adverbe *paĵta*, peut-être, équivaut à *j'ai peur, je soupçonne que*, et tient lieu de sujet et de verbe; le complément direct est : *que je ne trouve ma mère morte*, proposition complémentaire où *ma mère morte* est le régime du verbe *trouver*. Dans la 3<sup>me</sup> proposition, *la sueur du trépas* est le sujet, le verbe est *saisir*, et le complément, le pronom personnel *la* qui en quechua est implicitement renfermé dans le verbe *ĥapiy*. La dernière proposition, *Ecoute-moi!* équivaut à *accorde-moi cette grâce!* Au lieu de *la sueur du trépas*, Barranca a mis *cadavre*; mais pour correspondre à cette traduction, le quechua devrait avoir *ayä*. La leçon *ĥara*, *fouurrure, peau, cuir*, que Tschudi a empruntée au manuscrit bolivien, est tout à fait déplacée ici.

SCÈNE XV.

Même décor qu'à la scène XIII.

[Dialogue premier.]

TOUS LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, arrivant par la porte d'entrée du jardin, OLLANTAĪ en tête, tenant BELLA par la main. STELLA, étendue au fond de son caveau, avec le puma d'un côté et le serpent enroulé de l'autre.

Ollantay.

1685 Maypim kirin mamaykita ?

Ima-Sumaj.

Kay kuĥupi, kay wasipi.

(Ĥaĥa punkuta rikufiĥpa)

Kaypim, yayay, mamallayĥa,  
Kaypipunim wañunñaña.

OLLANTAĪ.

Où donc ta mère est-elle torturée ?

BELLA.

Dans un endroit écarté de cette maison.

(En montrant la porte de pierre.)

C'est ici, Seigneur, que languit ma mère. Peut-être, est-elle déjà morte.

1685. Voici le mot-à-mot :

Maypim kirin mamaykita ?  
Où donc torture-t-on ta mère ?

La signification d'*attenter à la vie* (an's Leben gehen), que Tschudi donne au verbe *kiriy*, n'est pas exacte. Dans mon texte, ce vers est dit par OllantaĪ, à la différence du 2<sup>e</sup> texte de Tschudi et de celui de Markham, qui le mettent dans la bouche de Youpanqui. Je conserve ma leçon, parce qu'étant conforme à celle de Barranca et surtout au 1<sup>er</sup> texte de Tschudi, que je considère comme le plus ancien, je ne trouve dans le contexte aucune raison pour la changer. Il est à remarquer que ce vers et le suivant se trouvent transposés dans tous les textes et y occupent la place des vers 1682 et 1683. Le contexte est si clair que nous n'avons pas hésité à les rétablir dans leur place naturelle. Il est évident que les paroles du roi, aux vers 1682-1684, ont été prononcées dans son palais où avait eu lieu l'entretien précédent, et que par conséquent, elles ont précédé la question d'OllantaĪ : *Où donc ta mère est-elle torturée ?* et la réponse de Bella : *Dans un endroit écarté de cette maison*, qui supposent que les personnages étaient déjà sur le point d'entrer, ou même arrivés, dans le jardin qui donnait accès à la prison de Stella.

1687-1694. Dans tous les textes, ces vers font partie de la scène précédente. Il est

Ollantay.

Ahlla wasitajmi kayka.

1690 Ihahu pantanki, warma ?

Ima-Sumaj.

Kay wasipin urpillayka  
Nakarim funka wataña.

Ollantay.

Kiharuy kay punkuta ;  
Inkan hamun.

Ima-Sumaj.

(Sallata haka uqupisha kaskan  
nispa).

1695 Pitu Salla, nanallay,  
Kawsanrajhu mamallayka ?  
Haku uquman, Inkallay,  
Kay punkuta kihariñiy.

Inka Yupanki.

Ima punkun kaypi kan ?

Ima-Sumaj.

1700 Kaymi punku, Inkallay.  
Pitu Salla, kay punkuta  
Inkanhispañ kihariñiy.

OLLANTAÏ.

Mais c'est ici le palais des Vierges d'Élite.

Ne te trompés-tu pas, jeune fille ?

BELLA.

Oui, dans cette maison, ma colombe souffre depuis dix années.

OLLANTAÏ.

Qu'on ouvre cette porte ;  
C'est le roi qui vient.

BELLA.

(A Sallia qu'elle croit dans  
l'intérieur du caveau.)

Compagne Sallia, ma chère sœur,  
Ma mère respire-t-elle encore ?  
Mon roi, pénétrons à l'intérieur ;  
Fais qu'on ouvre cette porte.

LE ROI YOUPANQUI.

Quelle porte donc ?

BELLA.

Seigneur, c'est ici l'entrée.  
Compagne Sallia, ouvre cette porte,  
Ouvre-la pour notre roi.

probable que cette mauvaise division remonte à la première transcription d'Ollantay, d'où elle a passé dans toutes les copies subséquentes. Comme d'après la disposition que nous avons adoptée, les scènes changent chaque fois que le lieu de l'action est différent et exige un nouveau décor, nous n'avons pas hésité à rattacher ces vers à cette scène, puisqu'ils sont dits dans le même lieu que ceux qui suivent. Les observations contenues dans cette note et dans la précédente confirment ce que nous avons dit dans notre *Étude* sur le drame, savoir qu'il est impossible que l'auteur, grand écrivain et grand poète, comme le témoigne son ouvrage, eût commis de pareilles méprises dans l'arrangement et la division du drame, s'il l'avait écrit lui-même sur le papier, tandis qu'on s'explique parfaitement comment le simple copiste qui a recueilli le drame de la bouche des *quipocamayos*, a pu se tromper comme les *quipocamayos* eux-mêmes. Voir la note au vers 1767.

1695. Ce vers ne prouve pas que Sallia fût présente. Au contraire, nous ne la voyons pas dire un seul mot dans tout le cours de ce dialogue. Bella, la croyant dans l'intérieur du caveau, lui adresse la parole du dehors, et au vers 1701, lui crie d'ouvrir la porte. C'est seulement dans le dialogue suivant que Sallia arrive à la suite de la Mère Roche.

[Dialogue second.]

LES PRÉCÉDENTS, LA MÈRE ROCHE et SALLIA qui sortent de l'intérieur du palais des Vierges d'Élite.

Mama-haka.

(Inkaj makinta muhaspa).

Moshuypiñu sutinpiñu  
Inkayta kaypi rikuni !

Inka Yupanki.

1705 Kay punkuta kihay.

(Mama-haka punkuta kihay).

Ima-Sumaj.

Ay ! mamallay ! waturhanmi  
Kay sonhuy kanta tariyta  
Wañushkata ; y uyaykita  
ñintañan masqarhani.

(Sallata.)

1710 Pitu Salla, as unuta

Aparimuy, pañta mamay  
Kutinpunman kawsayñinman.

Inka Yupanki.

Ima utqa hakan hay !

Pm kay warmi ? Iman hahay

1715 bellay wasqa wankin hayta ?

LA MÈRE ROCHE.

(Baisant la main du roi.)

Est-ce un rêve ou la réalité,  
Que je vois ici mon souverain ?

LE ROI YOUPANQUI.

Ouvre cette porte.

(La Mère Roche ouvre la porte.)

BELLA.

Ah ! ma mère ! je pressentais dans  
mon cœur que je te trouverais déjà  
morte ; oui, que je ne reverrais plus  
ton visage que j'ai tant désiré.

(A Sallia.)

Compagne Sallia, apporte un peu  
d'eau, peut-être ma mère pourra  
encore revenir à la vie.

LE ROI YOUPANQUI.

Que ce cachot est horrible !

Quelle est cette femme ? Que signifie  
cette chaîne de fer qui l'enlace ?

1713. Le mot *utqa* est le même qui se trouve dans le vers 625. Dans le 1<sup>er</sup> texte de Tschudi, on trouve *utqu*, *coton*, probablement parce que le copiste ne comprenant pas *utqa*, lui a substitué le mot qu'il comprenait. *Utqa*, espèce de marbre très-blanc et très-dur, précédant simplement le mot *haka*, *roche*, prend immédiatement la valeur d'un adjectif, équivalent à *dur* ; ainsi *utqa sonhu* voudrait dire *cœur dur*, *cruel*. Le roi donne dans ce vers ce qualificatif au caveau de Stella, car *haka* ne signifie pas seulement *roche*, mais aussi *caveau*, *grotte*, *caverne*, *tanière* : ainsi *le lion est dans sa tanière*, se dirait en quechua *hakanpin puman kaskan*.

Pi awkan hajarhan payta?	Quel est le cruel qui l'a fait lier?
Maypin Inkaĵ sonkunpiha	Est-il possible qu'un roi ait donné
Kay haraywaha kamaskan?	asile dans son cœur à la vipère de
	la haine?
Mama-haha, hamuy kayman.	Mère Roche, approche ici.
1720 Pm kay? Hamuy! Kayha iman?	Qui est-elle? Viens! Que veut dire
	tout cela?
Laykashahu pakarirhan	Est-ce par l'effet d'un maléfice,
Kay wahha warmika kaypi?	Que cette pauvre femme s'est ré-
	veillée ici?
Mama-haha.	LA MÈRE ROCHE.
Yayaykin kamafurhan	C'est ton père qui l'a ordonné,
Munaysapaj wanapanpaj.	Pour que l'amoureuse se corrige.

1717-1718. Mot-à-mot :

Maypin	Inkaĵ	sonkunpiha
Comment	du roi	dans le cœur
Kay	haraywaha	kamaskan?
Cette	vipère	a-t-elle commandé?

May, où; maypin, où donc; équivaut souvent à *comment*. haraywa prend la désinence *ha* du nominatif, sans laquelle le passage serait inintelligible. A l'accusatif, le suffixe serait *ta*; Ex. : haraywata rikuni, je vois la vipère. L'idée de Tschudi de croire la désinence *ha* partie intégrante de waha, lequel entrerait dans la composition de haraywaha, est tout aussi erronée que le sens de *monstruosité* qu'il donne à ce dernier mot qui n'est pas, comme il le croit, un mot composé. Les grands serpents en quechua sont appelés *amaru* et les petits, ainsi que tous les reptiles, venimeux ou non, en général, *haraywa*. Mais ici on ne saurait douter qu'il ne s'agisse d'un reptile venimeux, lequel chez les Indiens était l'emblème du génie du mal : c'est pourquoi nous l'avons traduit par *vipère de la haine*.

1721. Mot-à-mot :

Laykashahu	pakarirhan
Est-ce que maléficiée	s'est réveillée
Kay wahha warmika kaypi?	
Cette pauvre femme	ici?

Laykasha, *maléficié*, est le participe passé de laykay, *user de maléfice*. La désinence *hu* est le signe de l'interrogation qui équivaut à *est-ce que...?* Pakariy, qui, appliqué au jour, se traduirait par *poindre*, veut dire aussi se trouver tout-à-coup dans une situation quelconque sans savoir comment on y a été mis, et correspond exactement à notre traduction.

1724. Ce vers veut dire : *Pour que l'amoureuse se corrige*. La désinence *j* de *munaysapa*, *amoureuse*, indique le nominatif en même temps qu'elle renferme l'idée de but, d'espérance; et c'est pour cela qu'elle ne s'emploie que lorsque le verbe est au subjonctif, comme dans ce cas, où *wanapanpaj* est la 3<sup>e</sup> pers. sing. du prés. du sub-

Inka Yupanki.

LE ROI YUPANQUI.

1725 Ilojsiy, Ilojsiy, hahaj maman!	Sors, sors, toi, Mère de roche!
Pusay, pusay, hay pumata!	Eloigne, éloigne ce puma!
Haj rumi, hay amaruta,	Cette pierre, ce serpent,
Ama haykaĵ rikunayman!	Que je ne les voie plus!
(Tukuy Inkaĵ nishanta ruran;	(Tous font ce que le roi ordonne
Kusi-hoyllurtataĵ muya-	et emmènent Stella dans le
man horhukumunku.)	jardin.)

jonctif du verbe wanay. A l'indicatif, il faudrait le suffixe *n*, et la phrase serait *munaysapan wanan, l'amoureuse se corrige*. Il est très-important de remarquer que le suffixe du nominatif n'est pas unique, et qu'il varie dans beaucoup de cas et même quand le mode du verbe change. Ainsi, *runan wanan, l'homme se corrige*, a tout à fait le sens affirmatif exprimé par l'indicatif, car *runa*, qui en est le sujet, prend le suffixe *n*. Pour dire : *que l'homme se corrige*, il faudrait indispensablement *runaj wanapanpaj*, où se voit, comme dans *munaysapaj*, la désinence *j* qui renferme l'idée de désir ou d'espérance indiquée par le subjonctif. La variante de Tschudi, qui nous présente le mot *munaysapa* sans aucune désinence, rend la phrase incompréhensible, et c'est peut-être parce qu'il n'en a pas saisi la construction, qu'il applique le qualificatif *plein d'amour* ou *amoureux* au père, au lieu de l'appliquer à Stella. Sa traduction : « Ton père l'a ordonné, plein d'amour, pour la corriger, » supposerait que le texte quechua serait ainsi conçu : *Munaysapan yayayki kamahirhan wanapanpaj*; où *munaysapan*, avec la désinence du nominatif, modifie *yayayki*, et le verbe *wanay* prend la désinence *hi* qui exprime que l'action de *corriger* est exercée par le père de Youpanqui sur Stella; car le sens littéral du subjonctif *wanahinanpaj* est *afin qu'il la corrigeât*. L'infinitif est *wanahiy corriger un autre*; tandis que *wanay, se corriger soi-même*, ne correspondrait en aucune manière à la traduction de Tschudi.

1725. Le roi joue dans ce vers sur le nom de *Mama haha, la Mère Roche*, en lui disant : *hahaj Maman, Mère de la roche. haha, roche; hahaj, de la roche. Mama, mère*, avec la désinence *n* du nominatif, renferme l'idée du verbe *être* et équivaut à *tu es une mère*. Ainsi le roi, en intervertissant, comme par mégarde, le nom et le titre de ce personnage, au lieu de l'appeler *Mère Roche*, lui donne la qualification de *Mère de la Roche*, expression dont le caractère blessant se comprendra mieux si l'on se rend compte qu'en quechua, la pierre étant le symbole de la dureté impitoyable, une telle locution équivaudrait en français à *mère de tigres* ou *mère de loups*, en y ajoutant même une nuance de mépris renfermée dans l'idée d'enfanter une roche. Cette leçon, qui est tout à fait correcte même quant à la composition, puisque ce vers rime avec le dernier du quatrain, a été dénaturée par Tschudi, qui, sans comprendre le calembour du roi, l'a supprimé en mettant les deux mots dans l'ordre où ils indiquent simplement le nom du personnage. La langue allemande aurait pu cependant lui donner l'intelligence du calembour du roi. C'est absolument comme si l'on disait en allemand *Steinmutter*, à une femme qui, ayant *Stein* pour nom patronymique, s'appellerait *Mutter Stein*. La leçon de Markham est tout à fait incorrecte : car, écrivant *maman* avec le suffixe *n* du nominatif, il a laissé *haha* intact, ce qui est un barbarisme.

1726-1728. Le roi donne ici l'ordre d'éloigner le puma et le serpent : car, quoique ces animaux, sauvages de leur nature, fussent souvent entretenus chez les Indiens dans

Kusi-koyllur.

Maypin kani? Pin kaykuna?

1730 Ima-Sumaj, wawallay,  
Hamuy, hamuy, urpillay.  
Haykajmantan runakuna..?

Ima-Sumaj.

Ama, mama, manhariyhu;  
Inkanhismi kayman hamun!

1735 Iapaj Yupankin hayamun!

Rimariy, ama puñuyhu.

Inka Yupanki.

Sonkuyumi qasukunkaia  
Kay llakita bawaripa,  
Ñiway, warmi, samaripa,  
1740 Pin kanki? Ñiy hukkamaña!

(Ima-Sumajta.)

Iman sutin hay mamayki?

STELLA.

Où suis-je? Qui sont ces gens qui  
m'entourent ?

Bella, ma fille adorée,  
Viens, viens, ma colombe.  
Depuis quand ces hommes...?

BELLA.

Ma mère, n'aie pas peur.  
C'est le roi lui-même qui vient  
te voir !

C'est l'illustre Youpanqui qui ar-  
rive !

Parle-lui, sors de ton sommeil.

LE ROI YUPANQUI.

Mon cœur se brise  
A la vue d'une telle infortune.  
Reviens à toi, femme, et dis-moi :  
Qui es-tu ? Dis-le une fois !

(A Bella.)

Révéle-moi le nom de ta mère.

une sorte de domesticité, comme il se pratique encore aujourd'hui, ils avaient été renfermés dans le caveau de Stella, non pour lui servir de distraction, mais comme une aggravation de peine. On voit très-souvent des Indiens avoir des serpents apprivoisés qu'ils portent enroulés autour de leurs bras. La présence du serpent dans le caveau de Stella a déjà été mentionnée au vers 1266. Quant au puma, voir la note au vers 562. Les traducteurs, ne s'expliquant pas la possibilité de la présence, si peu conforme à nos habitudes, de ces deux animaux dans le caveau de Stella, ont cru que leurs noms devaient se prendre au figuré, et s'appliquaient à la Mère Roche. C'est pour cela que Tschudi traduit puma par *lionne*, et Barranca par *fiera* (bête féroce) qui est le sens plus étendu. Quant à la pierre, dont le roi parle au vers 1727, c'est la porte du caveau. La pensée de ces auteurs que tous ces objets désignaient la Mère Roche, et que la volonté du roi était qu'elle fût conduite en prison, n'a aucun fondement, puisque cette femme n'était pas cause du traitement dont Stella avait été la victime. Tout ce quatrain est dénaturé dans le texte de Markham, dans lequel se trouvent aussi à la suite huit vers qui ont toute l'apparence d'une addition moderne : en effet, la composition en est défectueuse, et le sens en serait déplacé ici, le roi Youpanqui ne pouvant, comme on le lui fait faire dans ces vers, maudire l'auteur de la disgrâce de sa sœur, qui est son père lui-même.

Ima-Sumaj.

Yayay, yayay, quyaj Awki,  
Hay wasqataraj paskahiy.

Willaj-Uma.

Ñokan haytaha paskanay,  
1745 Ñakarijta yanapanay.

Ollantay.

(Ima-Sumajta.)

Ima sutin mamayki?

Ima-Sumaj.

Kusi-koyllurmi sutinka;  
Ñan rikunki pantashata,

Hay sutinta y pampashata,  
1750 Maypis kapunpas saminka!

BELLA.

Père, père, prince clément,  
Fais d'abord détacher ces liens.

L'ASTROLOGUE.

C'est à moi de les délier,  
Et de soulager les malheureux.

OLLANTAÏ.

(A Bella.)

Comment s'appelle ta mère ?

BELLA.

Elle s'appelle Étoile-de-Joie;  
Mais tu vois que son nom est  
trompeur;  
Oui, l'étoile d'autrefois est éteinte;  
Et qui sait où est sa joie !

1747-1750. Ce quatrain renferme un jeu de mots dont non-seulement on ne donne pas l'idée dans les autres traductions, mais que l'on a dénaturé en mettant le premier vers dans la bouche de Bella, et les trois autres dans celle du roi, tandis que tout le quatrain est dit par la première. Voici le mot-à-mot :

Kusi- koyllurmi sutinka;  
De joie Étoile son nom est;  
Ñan rikunki pantashata :  
Déjà tu vois qu'il est trompeur :  
Hay sutinta y pampashata ;  
De jadis son éclat, oui, est éteint ;  
Maypis kapunpas saminka !  
Et qui sait où est sa joie !

Voici encore un exemple de la signification que nous avons déjà donnée à hay comme adverbe de temps. Bella en jouant avec les mots SUTI et SUTI, joue en même temps avec le nom de sa mère qui littéralement signifie Étoile-de-Joie, en disant que l'éclat de l'étoile est éteint, qu'on ne sait où est sa joie, et qu'ainsi le nom de sa mère est tout à fait trompeur. Le mot pampay, enterrer, s'emploie fréquemment pour éteindre, cesser, finir. L'orthographe des mots SUTI et SUTI, qui est correcte dans le 1<sup>er</sup> texte de Tschudi (suti, suttu), a subi dans son 2<sup>e</sup> texte la conséquence de la confusion que cet auteur fait de ces deux mots, confusion que nous avons déjà signalée

Ollantay.

Ah! bapaĵ Inka Yupanki,  
Kay warman ñokaĵ warmiyka!

Inka Yupanki.

Moskuymanni rihhapuwan  
Kay tarikushay samiyka.  
1755 Kusi-hoyllur, warmiykiĵa,  
Ñokaĵ panaymi kapuwan!  
Kusi-hoyllurim, panallay  
Ķuyakuskallay, urpillay,  
Hampuy, kutimpuy makryman.  
1760 bashuymi ĥinpun samiywan

Wiñay kawsay turaykipaĵ!

(Kusi-hoyllurta bashunpi  
hapim.)

OLLANTAĪ.

Ah! Puissant roi Youpanqui,  
Tu vois mon épouse dans cette  
jeune femme.

LE ROI YUPANQUI.

Je crois rêver en retrouvant ce  
bonheur inattendu :  
Stella, ta femme,  
Est aussi ma sœur bien-aimée !  
O Stella, sœur chérie,  
Mon adorée, ma colombe,  
Viens, reviens dans mes bras.  
L'excès du bonheur calme les  
orages de mon cœur.  
Vis à jamais pour ton frère!

(Il presse Stella sur son  
sein.)

dans la note au vers 603. L'attribution au roi des trois derniers vers de ce beau quatrain est contraire à la logique non moins qu'à la grammaire. L'observation du roi serait hors de propos. Il ne sait pas encore de quelle femme il s'agit : car c'est seulement après qu'OllantaĪ lui a dit dans les deux vers suivants, que Stella est sa femme, que le roi reconnaît qu'il s'agissait de sa sœur.

1755. Dans le premier texte de Tschudi, on lisait à la fin de ce vers warmiyka, *ma femme*, titre qui, dans la bouche du roi parlant de Stella, est un contre-sens. Quoique ce mot existe dans tous les textes, y compris le mien, je l'ai changé en warmiykiĵa, qui veut dire *ta femme*, ce qui est très-naturel, puisque le roi adresse la parole à OllantaĪ. Il est évident que ce passage jusqu'au vers 1761 a été remanié par les copistes : car il manque à chacun de ces vers d'une à trois syllabes pour la mesure. Il est probable que le manuscrit original qui existait au monastère des Dominicains du Cuzco, était si vieux et si délabré, que la fin de tous ces vers se trouvait illisible, et que les copistes y ont suppléé à leur manière. Dans le texte de Markham, le passage se trouve également irrégulier, ce qui confirme tout à fait et ce que nous avons dit dans notre *Étude* préliminaire sur l'origine du texte de Markham, et l'explication que nous venons de donner de l'altération de ce passage. On reconnaîtra facilement que la leçon de notre texte est bien préférable à toutes les autres. Le texte de Markham contient aussi deux vers intercalés entre les vers 1759 et 1760, et un autre vers entre ce dernier et le vers 1761. Ces additions ont été faites sans doute, parce que l'auteur du remaniement, ne comprenant pas bien le passage, non-seulement a altéré le texte, mais a même ajouté des vers.

1760. Le verbe ĥinpuy n'est autre que le verbe ĥinñiy, *faire silence*, avec la désinence puy au lieu de ñiy, ce qui y ajoute la signification d'*apaiser, calmer*; et ce

Kusi-hoyllur.

Ay! turay, ñan yaĥanki  
Kay ĥika ñakarishayta,  
Ĥika wata putishayta.  
1765 ĥanpunin Ķuyajĥa kanki  
Kay kirita ĥespiĥijĥa.

STELLA.

Ah! mon frère, tu es instruit déjà  
Du supplice que j'ai enduré  
Pendant des années d'angoisse.  
Ta compassion seule pouvait  
m'arracher à ce long tourment.

mot ne pouvait être mieux employé qu'ici où le roi, un instant auparavant en proie à une violente agitation, dit maintenant :

bashuymi ĥinpun samiywan.  
Mon sein se calme avec mon bonheur.

Ĥinpun est la 3<sup>e</sup> per. sing. du prés. de l'ind. de ĥinpny, qui s'emploie également comme verbe réfléchi.

1765-1766. Mot-à-mot :

ĥanpunin Ķuyajĥa kanki  
Toi seul compatissant, tu es  
Kay kirita ĥespiĥijĥa.  
Cette meurtrie celui qui sauve.

C'est-à-dire selon la construction française : « Toi seul compatissant, tu es celui qui sauve cette meurtrie. » Dans le premier texte de Tschudi, le mot Ķuyajĥa n'existait pas, en sorte que le premier vers était mutilé, quoique le sens fût entier. Tschudi, pour le compléter dans son texte remanié, l'a arrangé de la manière suivante : ĥanpunin ĥespiĥiwanki, *toi seul, tu me sauveras*, où le verbe est au futur, quoiqu'il le traduise par le passé défini, *tu m'as sauvé*. Cet auteur, sans comprendre le vrai sens de tout le passage, a mis aussi dans le second vers la variante Kay kiriyta ĥampiwanki, *tu guériras ma blessure*; ce qui donne à entendre que Stella parlait de quelque blessure déterminée, tandis qu'elle parle d'elle-même dans le texte primitif. *Celui qui sauve cette meurtrie* est la proposition complémentaire du verbe kanki, *tu es*, que Tschudi, avec sa variante, a fait disparaître du premier de ces deux vers. Kiri, *blessure*, se dit également de toute personne blessée ou meurtrie, et c'est pour cela que dans notre texte, ce mot prend la désinence ta pour être à l'accusatif. Au Cuzco, ce mot dans cette acception est très-usité, et, en parlant des blessés d'une bataille, on l'emploie au pluriel en disant kirikuna, *les blessés*. Analysons le mot ĥespiĥijĥa : ĥespiy, *se sauver*; ĥespiĥiy, *sauver un autre*; ĥespiĥij, *celui qui sauve*; ce dernier, avec le suffixe ĥa du nominatif est le prédicat du verbe kanki, *tu es*. Après ces deux vers, il y en a encore un autre dans le manuscrit de Markham :

Kay pampasha ĥaspiĥijĥa  
Cette enterrée celui qui déterre.

Mais, comme il n'y en a pas de trace dans les autres textes, et que cette addition ne fait qu'allonger inutilement la période, nous n'avons pas cru devoir l'adopter. Dans le texte de Markham, les six vers dits par Stella sont pleins de variantes toutes inutiles et la plupart nuisibles au contexte.

Inka Yupanki.

Pin kay wärmı hika putıj?  
 Pin kayman hurarkhan kayta?  
 Ima huhan payta aysayta  
 1770 Atıparhan kayman utıj?  
 Kanhu sonhu bawanapaş  
 Kay hika sinhu llakita?  
 Pin wařarkhan kay warmita  
 Paywan kuska wañunanpaş.

LE ROI YUPANQUI.

Qui est cette femme à l'air si souffrant?  
 Qui l'a envoyée ici?  
 Quel est le crime qui a pu la traîner dans ce lieu où elle languit?  
 Qui peut avoir le cœur d'envisager froidement tant d'infortune?  
 Celle qui lui a donné le jour mourrait de douleur en la voyant.

1767. Le roi qui, la dernière fois qu'il a pris la parole (v. 1753 et suiv.) a dit que le bonheur qu'il éprouvait à retrouver sa sœur lui semblait un rêve, qui lui a donné les noms caressants de colombe, de sœur aimée, enfin qui a fini par l'embrasser tendrement, demande maintenant, comme si rien de tout cela n'avait eu lieu, quelle est cette femme, qui l'a enfermée là, quel était son crime, etc., questions tout à fait déplacées dans cet endroit. Dans tous les textes imprimés ou manuscrits, se trouve cette transposition évidente, qui, probablement a eu lieu au moment de la première transcription, soit d'après les quipos, soit, ce qui est plus probable, d'après le souvenir des *quipocamayos* : car ceux-ci n'étaient pas seulement les gardiens des quipos, mais ils étaient tenus d'apprendre par cœur toutes les traditions, les compositions poétiques, les chants, etc., qui formaient le trésor de la littérature nationale. Le déplacement de ces vers, ainsi que certaines lacunes et fautes d'un caractère particulier que nous trouvons uniformément dans toutes les copies, n'auraient pu se trouver dans une composition écrite du premier jet par l'auteur lui-même.

1773-1774. Mot-à-mot :

Pin	wařarkhan	kay	warmita
Celle qui	a enfanté	cette	femme,
Paywan	kuska	wañunanpaş.	
Avec elle	ensemble	qu'elle meure.	

Le verbe *wañuy*, mourir, étant en quechua au subjonctif, le mot-à-mot pourrait donner l'idée que le roi souhaite que la mère de Stella meure avec elle; mais dans la langue des Incas, ce subjonctif équivaut plutôt, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, à un conditionnel, et la locution *avec elle ensemble* (paywan kuska) qui précède, donne l'idée que ce serait la vue de l'état de Stella qui causerait la mort de sa mère. Les variantes de Tschudi *pis* (pich) pour *pin* et *payhinalla* au lieu de *paywan kuska*, qui se trouve dans tous les textes, gâtent le passage quechua; et sa traduction : « Qui a enfanté cette femme pour qu'elle meure de cette manière? » ne s'accorde pas avec le contexte, et en outre est ambiguë, puisqu'on ne sait si c'est la mère ou la fille qui doit mourir. Les versions de Markham et de Barranca s'éloignent encore plus du vrai sens.

1775 Kay uyan karpamanaska,  
 Kay sumaş simi paskışka,  
 Samayninmi pisipaska.

Son visage est sillonné par les larmes, sa belle bouche est desséchée, et il ne lui reste qu'un souffle de vie.

Ollantay.

OLLANTAİ.

Kusi-ıoyllur, y kantaraş  
 Hinkafırkayki ñawpaşta;

Mon Étoile de bonheur, comment puis-je t'avoir perdue depuis si longtemps?

1780 Kunantaş hanrı kawsaşta  
 Yanay kankı sipıyaraş.

Et maintenant je te retrouve vivante, pour redevenir ma compagne jusqu'à la mort.

1775. Le verbe *karpay* dans le sens littéral exprime l'action de faire couler de l'eau dans les sillons pour arroser les champs, d'*irriguer*; et il s'emploie également pour exprimer l'action des larmes qui rident le visage. La désinence *manay* de son dérivé *karpamanay* ne fait qu'indiquer la persévérance de l'action. C'est par faute de copie ou d'impression que ce mot se lit *kamparmanay* dans tous les autres textes. *karpamanaska* est le participe passé de *karpamanay*. La traduction de Tschudi, *décoloré, incolore*, au lieu de *sillonné, ridé*, n'a aucun fondement.

1777. Le verbe *pisipay* s'applique généralement à la vigueur qui se perd graduellement, et équivaut à *languir, se mourir, agoniser*. Il s'emploie aussi, comme le mot français *languir*, pour regretter vivement l'absence de quelqu'un. La variante de Tschudi *sumaş kayın*, au lieu de *samayninmi*, son haleine, son souffle, sa vigueur, est un contre-sens : car le verbe *pisipay* n'est pas applicable à la beauté. *Pisiyay*, amoindrir, verbe dont nous avons parlé dans la note au vers 525, aurait pu aller ici; mais, telle qu'elle se lit dans son second texte, la leçon de Tschudi équivaudrait à : *sa beauté perd sa force*, comme si la force était une qualité de la beauté. Ce qui est à remarquer, c'est que Tschudi dans sa note sur ce vers, affirme que son premier texte porte *sumaininmi*, ce qui n'est pas vrai, la leçon de son premier texte étant *samaininmi* que sans doute il a mal lu. *Sumaininmi* n'est pas quechua, et c'est probablement pour cela qu'il y a substitué sa variante. Notre traduction correspond exactement au vrai sens du vers quechua. Au lieu de ce vers, il y en a quatre autres dans le texte de Markham, qui se refusent à toute critique sérieuse, étant beaucoup plus fautifs encore que toutes les autres additions de ce texte.

1780. Mot-à-mot :

Kunantaş	hanrı	kawsaşta
Et maintenant	toi-même	vivante
Yanay	kankı	sipıyaraş.
Ma compagne	turediens	jusqu'à ma mort.
Iskayñmhisña	wañusun;	
Tous deux ensemble	mourons;	

Au lieu de *yanay kankı*, on lisait dans le 1<sup>er</sup> texte de Tschudi *yayan kankı*, tu redeviens le père, ce qui est une faute évidente de typographie ou de copie, puisque